

HOMMAGE À ROGER CHAMBERLAND

LES TEXTES SIGNÉS PAR THIERRY BELLEGUIC, SABRINA VERVACKÉ,
ÉRIC VAN DER SCHUEREN, AURÉLIEN BOIVIN, JACQUES MATHIEU, ANDRÉ GAULIN ET
PATRICK ROY SONT DES TÉMOIGNAGES RENDUS LORS DE LA CÉRÉMONIE EN HOMMAGE
À ROGER CHAMBERLAND QUI AVAIT LIEU LE 17 JUIN 2003 À L'UNIVERSITÉ LAVAL.

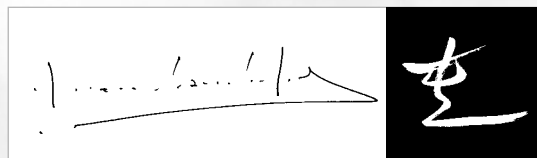
» D is-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es ». Cette phrase de Diderot, extraite de *L'essai sur les règnes de Claude et de Néron*, par laquelle je débutais un article depuis longtemps – très longtemps – entamé était devenu entre nous objet de plaisanterie. Roger me lançait la sentence, interrogeant de ses yeux bleus, si bleus, son adjoint déconfit toujours déjà en retard, toujours déjà préparant une juste excuse, d'emblée réfutée par le large sourire du bonhomme. Sans doute y avait-il dans ce refus presque inconscient de mettre un point final à ce qui parlait du devenir des êtres et des choses, de la nostalgie du souvenir et de la passion de la postérité, une sourde prémonition, une superstition, même. Dans cet ouvrage, Diderot vieillissant prend la défense du sage stoïcien précepteur de Néron. Il nous parle de son engagement, de sa vie, de sa fin dernière. Il y célèbre aussi, et peut-être surtout, les pouvoirs conjugués de la parole et de la mémoire dans une communauté liée par les affinités de l'amitié. Il écrit : « Ô Sénèque ! tu es et tu resteras à jamais, avec Socrate, avec tous les illustres malheureux, avec tous les grands hommes de l'Antiquité, un des plus doux liens entre mes amis et moi, entre les hommes instruits, de tous les âges, et leurs amis. Tu es resté le sujet de nos fréquents entretiens, et tu resteras le sujet des leurs ».



Nous voici quelques-uns, en ce sombre lundi, il y a de cela plus d'une semaine déjà, alors que Roger nous a quittés après des jours d'angoisse et d'espoir mélangés, nous voici quelques-uns, abasourdis, hébétés de tristesse et de fatigue, assis sur le balcon de la rue Lafayette où Roger était souvent venu

partager avec nous les inquiétudes et les bonheurs de la vie. S'élèvent alors, lentement, puis de plus en plus hâtées, comme si la parole devait combler le fatidique écart du temps, les voix d'Éric, de Sabrina, la mienne, nouée comme les autres mais tout aussi avide de faire revivre le souvenir : te souviens-tu du jour... ? Tout y passe, pêle-mêle, rires et pleurs tissés en une même trame de piété fraternelle : nos sempiternelles « jokes de gars », le café quasi quotidien pris dans son bureau vert pomme, si vert, et si encombré que la proposition d'une pelleteuse libératrice avait été plus d'une

fois lancée, sa signature, croissant de lune semé de points, aussi singulière qu'inimitable, ses deux enfants, ses « petits » qu'il couvait tant et dont nous lui disions, en pure perte, qu'ils étaient grands déjà, ses fameuses parties de pêche, répit dans la tourmente, ses lunettes « flyées », qui dissimulaient mal, pourtant, une tendresse un peu timide, jalouse de trop vite se dévoiler, la musique hip-hop lancée à tue-tête à l'heure où les bureaux se vident, sa façon tout à lui de danser, baptisée « boulooum boulooum » par la tribu, sa « garde rapprochée », comme il disait, sa passion véritable pour les objets de ce bleu profond désormais entré dans nos discussions comme le « bleu Roger », et qui faisaient chacun de nos cadeaux, les magnifiques photos de couverture de *Québec français* et l'idéogramme sybillin de Ku Wen Li, que peu avaient su déchiffrer, l'histoire d'un petit koala rencontré en Australie, Béru et sa balle, le hamac, en attente des siestes d'été, les soupers aux chandelles, la maison toujours ouverte à la musique, la tisane de menthe fraîche coupée dans le jardin, et qui faisait les délices des fins de repas, les apéros pris sous le gazebo, ce gazebo, si bleu la nuit, qu'il avait bâti de ses mains, et qu'il avait fait à son image, hospitalier, complexe dans sa fantaisie...



Si nous sommes devenus amis, si nous le sommes restés, alors même que les tâches administratives qui lui incombaient auraient pu nous éloigner de lui, ou l'éloigner de nous, ce n'est pas par intérêt calculateur de notre part, ni par complaisance de la sienne. Nous sommes restés amis, nous le sommes devenus un peu plus chaque jour, tout simplement. L'explication de ce petit mystère qui nous soudait dans la complicité et qui nous soude aujourd'hui dans la mémoire est simple en effet ; c'est peu de chose, et ce peu de chose est sans doute l'autre nom de la vie. Les mille petits riens du quotidien, les éclats de rire, les virées pour « décompresser », comme on disait, les solidarités sans faille mais toujours lucides et exigeantes, pour un oui, pour un rien, pour être ensemble, pour les coïncidences de nos trajectoires à la fin de la journée, en des heures tardives, dans le même couloir du De Koninck.

MON AMI, MON FRÈRE



Il n'y a donc pas, vous l'avez compris, de secret, seulement une conjonction et elle doit beaucoup à Roger. Dire cela, c'est lui rendre hommage dans ses qualités de force, de joie, de disponibilité, de fidélité, c'est aussi évoquer ses mystères que nous devinions, à peine, et que nous respections, d'emblée, avec la discrétion qui était aussi la sienne.

Roger, c'était aussi un style, une manière d'être et de faire qui avaient su, en peu de temps, changer le visage du Département. Timide jusqu'en ses maladresses, Roger était un être qui nous laissait exister à ses côtés dans nos différences et jusqu'en nos bruyantes divergences. Homme de mouvement et d'avenir, il laisse à ses collègues et étudiants le legs de réalisations innovantes, libératrices et stimulantes, le legs aussi de nombreux projets et l'exigence d'un engagement sans réserve, d'une dépense sans compter.

Il est illusoire de rendre compte d'un homme en quelques lignes ; pour avoir tout dit, elles ne signifieraient plus rien. Puisque c'est de ce qui nous reste d'un homme que nous avons aimé, que nous aimons, qu'il faut parler ici, puisqu'aussi bien résiste l'indicible de ce qu'il était et de ce qui nous liait, il nous faut inviter celles et ceux qui l'ont comme nous, connu et aimé, à garder vive la parole du souvenir. Cher Roger, cher frère Sumo, tu es et tu resteras à jamais le sujet de nos entretiens, un des plus doux liens entre nous.

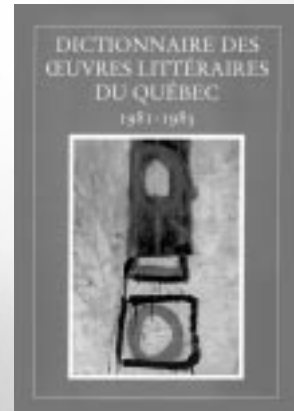
Ainsi nous faut-il hanter le passé de ce qu'il a été pour nous et pour toute la communauté ici rassemblée pour mieux offrir à sa mémoire l'hommage que nous lui devons, ainsi faut-il le faire vivre en nous dans le partage de mémoire qui nous réunit ici.

Thierry Belleguic, Sabrina Vervacke
 Éric Van der Schueren
 Professeurs au Département des littératures
 Université Laval

« L'homme ne meurt que pour revivre », a écrit Roch Carrier. Discret comme je l'ai toujours connu, Roger, qui était un ami, un frère, a entrepris une deuxième carrière et s'en est allé sur la pointe des pieds, comme s'il avait eu peur de déranger, après avoir atteint l'ultime rite de passage, celui qui nous prive de sa présence, lui qui, pourtant, savait égayer nos vies. Il est parti brusquement sans prévenir personne, au terme d'une carrière à peine amorcée mais déjà fort bien remplie qu'il a consacrée au perfectionnement d'une discipline, la littérature québécoise, qu'il a aimée passionnément et avec laquelle il a entretenu une relation d'amant à maîtresse. De la même manière qu'Euchariste Moisan, le héros de *Trente arpents* de Ringuet, et la mère Chapdelaine du célèbre roman de Louis Hémon ont voué un culte à la terre mère, à la terre nourricière, qui donne vie, qui donne la vie. La littérature aura été pour Roger, un ami, un frère, une nourriture quotidienne.

Cette passion, je l'avais décelée chez lui dès ses années de baccalauréat où je l'ai connu, alors étudiant effacé, réservé, voire quelque peu timide. J'ai appris à le connaître davantage quand il est devenu, au début des années 1980, professionnel de recherche au *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, nouvelle jeune recrue du directeur Maurice Lemire. À partir du troisième tome jusqu'au cinquième, il s'est occupé, avec son ami et futur collègue André Gaulin, de la section poésie. Il assumera par la suite la direction de cette section pour les tomes 6 et 7, qui vient tout juste de paraître et dont il était particulièrement fier. Dans l'équipe, il s'est rapidement fait remarquer par son sens de l'organisation, inné chez lui, par son dynamisme et par son amour de la recherche fondamentale. Au fur et à mesure que se sont déroulées les années, il a acquis une grande autonomie, un sens critique remarquable et un haut degré de précision, trois qualités essentielles d'un vrai, d'un véritable chercheur. Quant à son sens de l'humour, lui, pince-sans-rire, il ne l'a que perfectionné ou raffiné, au cours des ans. À son arrivée parmi nous, il avait déjà cet esprit présent, ce sens de la repartie, cette habileté qu'on lui a toujours reconnue à jouer avec les mots. Quand, au DOLQ, ceux qu'il appelait secrètement les vieux parlaient de leurs études classiques dans des collèges disparus pour lui depuis des lunes, il se demandait inmanquablement s'il était déjà né à cette époque. Élève des polyvalentes et des cégeps, il en perdait invariablement son latin, lui qui n'en avait jamais fait, quand le directeur citait tel ou tel auteur ancien dans le texte. Une preuve de son sens de la repartie : le DOLQ était en difficulté financière au début des années 1980. J'avais alors organisé, de connivence avec un ami,

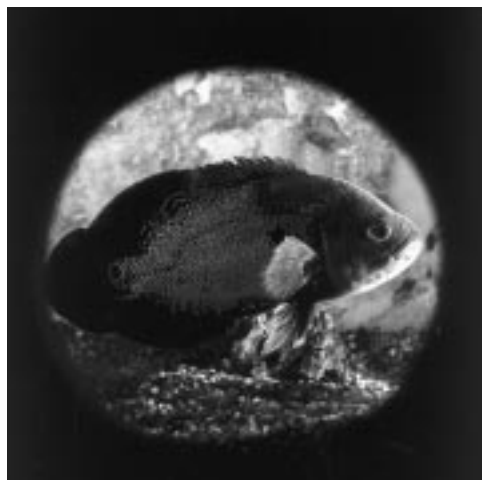

 SOLEIL CAPTIF
 QF 124 | HIVER 2002



HOMMAGE À ROGER CHAMBERLAND

ministre dans le cabinet Trudeau – eh oui –, une rencontre avec le Secrétaire d'État Francis Fox dans l'espoir de lui soutirer une subvention d'appoint. La rencontre avait été si fructueuse que, quelques semaines plus tard, mon ami ministre était reçu par le recteur à qui il remettait un chèque plus que substantiel, qui assurait notre survie. Deux ou trois jours plus tard, un employé du Service des finances téléphone au bureau et demande à Roger, car c'est lui qui avait pris l'appel, dans quelle colonne il fallait mettre le chèque. Et Roger de répondre, sans rire : « dans la colonne des pots-de-vin ».

Roger, cet ami, ce frère, était aussi un artiste, qui a toujours refusé toutefois de s'approprier le titre. Cet aspect de sa personnalité transparissait déjà dans sa façon de s'habiller. Je le revois dans sa redingote rayée noire, un nœud papillon au cou, un anneau dans l'oreille gauche, la coupe de cheveux souvent modifiée, les lunettes dont il semblait faire collection et qui le feront regretter sans doute des opticiens. Cet artiste, je l'avais remarqué au DOLQ, où, avec Kenneth, il avait la responsabilité des photographies et de la page couverture de chaque tome. Je l'ai davantage apprécié, ce talent caché, à la revue *Québec français*, où il est arrivé en mars 1980, à titre de collaborateur, pour devenir membre du collectif deux numéros plus tard, soit au numéro 39. C'est en 1991 que Gilles Dorion lui a passé la main comme directeur. Sous son impulsion, la revue a atteint une qualité de présentation graphique que plusieurs autres revues culturelles lui envient encore. Avec sa disparition, la revue perd non seulement son directeur, mais aussi son photographe. Depuis le numéro 106, en effet, c'est Roger, cet ami pourtant intime, ce frère, qui se cachait, sans que personne du collectif ne le sache, sous le pseudonyme de Ku Wen Li, « artiste de Québec, a-t-il écrit, qui travaille avec plusieurs médias, mais pri-



NAISSANCE
DE L'ÉCRITURE
QF 127 | AUTOMNE 2002

À QUOI RÊVE
LE POISSON QUI
NE FERME JAMAIS
LES YEUX ?
QF 118 | ÉTÉ 2000

vilégie la photographie ». Roger, cet ami, ce frère se confiait peu, comme si sa personnalité cachait des compartiments étanches. Même en voyage, il était réservé et s'accommodait des dispositions que j'avais prises comme accompagnant. Il allait toujours à l'essentiel, sans perte de temps, sans épanchement, pourtant lui un grand sensible. Vous auriez dû le voir négociier, en décembre dernier, avec certaines universités françaises des protocoles de collaboration et d'échanges pour les étudiants des 2^e et 3^e cycles dans le cadre du Profil international. Il savait ce qu'il voulait et entendait bien respecter et les professeurs partenaires et les professeurs de son département qui accepteraient d'encadrer des étudiantes et étudiants étrangers. Car, vous le savez, Roger, ouvert aux autres cultures, ouvert à la francophonie en laquelle il croyait fermement, a toujours préféré le silence à la parole. N'a-t-il pas déjà écrit (Qf 127) :

*Noir absolu ou blanc infini
Le silence est la clé
Du langage*

ou encore, en se demandant à quoi rêve le poisson qui ne ferme jamais les yeux (Qf 118) :

*Ciel et corail confondus
il connaît le silence de l'abîme
l'ivresse des profondeurs
la lourdeur de l'eau
Sait-il seulement qu'il est heureux
Qu'il nage au-dessus de la Terre ?*

Reçu chevalier des Palmes académiques, l'an dernier, lauréat du Prix du 3-juillet-1608 du Conseil de la langue française à titre de directeur de *Québec français*, l'an dernier aussi, Roger, cet ami, ce frère, a dépassé les frontières de la modernité et de la post-modernité qu'il a défendues lors de son passage parmi nous pour atteindre l'absolu, où il nous a tous et toutes devancés, lui, un homme d'avant-garde. Le Grand Maître devra toutefois l'occuper car Roger sera incapable, comme je le connais, de rester l'éternité à ne rien faire. Pour moi, Roger, mon ami, mon frère, est difficilement remplaçable car il était de la trempe des géants aux bottes de sept lieues. Il laisse un grand vide mais une foule de souvenirs que je vous invite à faire remonter en chacun et en chacune de vous. Un souhait : que la salle attenante au Département des littératures qu'il a fait aménager à l'intention de ses professeurs porte désormais son nom.

Puisses-tu, Roger, mon grand ami, mon jeune frère, dans le silence tant recherché, trouver la sérénité et la paix !

Aurélien Boivin
18 juin 2003

LE SENS DE L'INSTITUTION

Entré à l'Université Laval comme étudiant en 1975, Roger Chamberland ne l'a jamais quittée par la suite. Il y a obtenu tous ses diplômes et y a exercé toute la gamme des fonctions de formation, ayant été successivement auxiliaire d'enseignement et de recherche, chargé de cours, professionnel de recherche, professeur subventionnel, puis engagé comme professeur régulier en 1992. Dans l'exercice de ces multiples responsabilités, il a développé un très grand sens de l'institution.

Roger Chamberland aura toujours su nous étonner par la diversité de ses intérêts et par sa créativité. Quelques-uns des titres de ses publications définissent dans l'espace et dans le temps ce personnage, certes bien connu, mais pas toujours dans l'ensemble de ses facettes. Les titres qu'il a choisis ont valeur de symbole et ils illustrent au mieux sa conception de la vie et le sens de ses engagements.

Roger avait intitulé la communication qu'il devait donner à Dublin en octobre prochain « Le monde comme obstacle et les failles du je lyrique ». Ces mondes poétiques, cinématographiques, musicaux et chansonniers qu'il a si vaillamment œuvré à construire dans les champs littéraire et culturel, il voulait les offrir en partage aux milieux savants, au grand public instruit, lecteurs de *Québec français* ou comme participant actif au projet de création d'une maison de la littérature à Québec, aux étudiants qu'il encadrait à la maîtrise ou au doctorat, comme aux jeunes qui fréquentaient la bibliothèque municipale de Saint-Romuald à laquelle il a fait de nombreux dons de livres.

Une de ses plus récentes publications de conséquence, une remarquable introduction à *L'Anthologie de la poésie québécoise* a été publiée dans le cadre des Grandes Fêtes de l'Université Laval. Faisant référence à Québec et à un poème de Paul Chamberland, ce *bondissement de comète* annonçait, de façon quasi prémonitoire, son parcours avec nous, trop tôt et trop brutalement interrompu. Mais il est significatif de noter que le seul extrait de poème – de Gaston Miron – qu'il a retenu dans cette présentation se termine ainsi :

*Je ne suis pas revenu pour revenir,
Je suis arrivé à ce qui commence.*

Le titre de sa préface à un ouvrage de Claude Péloquin livre également une esquisse de sa vision de la vie : *mercenaire de l'éternité*. Mercenaire, Roger s'est engagé sans compter dans ses fonctions d'administrateur, de chercheur, d'enseignant et de services à la collectivité. Sa générosité et ses passions, toujours traduites en actions, illustrent la force et la profondeur de ses convictions, sa haute conception de l'institution universitaire.

Roger Chamberland a investi des énergies considérables dans la poursuite de l'idéal de la mission universitaire. Animé d'une soif insatiable de découvrir, d'innover et de

faire partager le savoir, il s'est intéressé à toutes les facettes des études culturelles. Il avait amorcé la réunion de plusieurs disciplines dans la conception d'un programme de formation novateur destiné aux futurs étudiants de premier cycle à l'Université Laval. Généreux par profession et dans ses valeurs, il encadrait une vingtaine d'étudiants à la maîtrise ou au doctorat. Promoteur de son département et de sa discipline, il avait été récemment élu pour un deuxième mandat à la direction de son Département des littératures. Avec ses collègues et le support inconditionnel de son personnel, il avait entrepris avec autant de passion une modernisation et une harmonisation du fonctionnement du Département, tant par la réunion des secteurs que par le développement d'ententes internationales.

Si Roger possédait le sens de l'institution, celle-ci peut le lui rendre aujourd'hui, parce que l'institution s'inscrit dans la pérennité. La force d'une institution, c'est de poursuivre l'œuvre entreprise. Les étudiants de son équipe de recherche par exemple contribueront, à leur tour et dans la même foulée, à l'approfondissement des connaissances. Les collègues, animés d'un semblable désir de développement et de transmission du savoir s'intéresseront aux nouvelles tendances de la recherche, en prise sur les préoccupations des jeunes et du présent. Le personnel poursuivra, avec une empathie inspirée par celle que Roger leur prêtait naturellement, son attention à l'encadrement et à la réussite des étudiants. Voilà le sens de l'institution et le grand dessein de la vie : se nourrir des valeurs de l'ami et les perpétuer à travers les nôtres.

Jacques Mathieu
Doyen, Faculté des lettres, Université Laval



LE FIL DU TEMPS
QF 119 | AUTOMNE 2000

HOMME D'ACTION ET DE CONVICTION

Nous le savons, Roger Chamberland fut un universitaire brillant. Il a rayonné et fait école autant à Laval que dans le monde. Des amis présents ici en témoignent, d'Allemagne ou d'ailleurs.

Cette vie consacrée à la recherche, à l'enseignement, à la diffusion d'articles savants ne l'a pas empêché de faire œuvre pour la pédagogie du français au Québec. Roger a été l'un des piliers contemporains de l'Association québécoise des professeurs de français regroupant solidairement des gens de tous les niveaux d'enseignement. C'est de cette Association que naissait en 1970, avec un titre qui était alors un projet de société, le journal puis la revue *Québec français* dont Roger prit la direction en succédant à nos collègues Gilles Dorion et Christian Vandendorpe. On oublie souvent que les associations professionnelles appartiennent à la vie militante ou, si vous le préférez, à l'engagement social. À cet égard, Roger fut un homme d'action et de convictions qui s'est impliqué significativement pour faire avancer la vie culturelle et littéraire du Québec.

Le collègue et auteur de la notice nécrologique parue dans le journal a bien rendu cela. Le professeur Chamberland était attentif à la fonction sociale de la culture. S'il était fêru de nouvelles approches théoriques, il n'en perdait jamais leurs fonctions d'éclairer le sens collectif humain de l'œuvre. Cela l'a rendu curieux de cette poésie que l'on chante et qu'il a contribué à inscrire, avec des collègues du *DOLQ*, dans le corpus universitaire. La chanson, ou poésie orale sonorisée selon Paul Zumthor, s'est inscrite dans le champ littéraire grâce à des professeurs comme Roger Chamberland qui l'enseignait à Laval, lui consacrant autant des articles théoriques qu'il en faisait une chronique culturelle valorisante pour le genre dans *Québec français*.

La mort subite de Roger nous prend de plein fouet car nous concevons mal un tel changement de cap en pleine croisière.

On part avec un grand bonjour à demain
On laisse le labeur d'une fin d'année scolaire
La vie avance à petits coups de choses à faire
Qui croirait qu'en mobylette
On peut rentrer dans « l'outre-vie »

On laisse une lettre à signer
On laisse un article à finir
Il faut passer chez le doyen demain
Quitter comme si de rien n'était
Faisait partie de l'imprévu
On se surprend de sortir à l'improviste

C'est toute une planète que tu quittes
Surtout les tiens qui te retiennent
Quand l'au-delà t'ouvre sa porte
Et bien que tu adores tes proches
L'éternité t'attire comme un aimant
Te voilà hors frontières

Tu as tout donné en partant
Tu n'as plus besoin de vieillir
Nous serons du côté de ton absence
Nous serons du côté de ta présence
Nous forgerons les mots qu'il aurait fallu dire
Ton visage se gravera dans nos mémoires

À travers la vie de ce côté-ci des choses
Nous saurons que tu étais notre ami
Que le temps n'aura pas raison de la mémoire
Parce que nous sommes plusieurs à la vouloir vive
Ceux qui diront que tu es parti seul se trompent
Nous te donnions la main

Que tu restes encore
Il te fallait pourtant partir c'était écrit
Et comme tu es un homme de lettres
Tu nous précèdes dans le hors-texte
Où ta mère te tendait son regard de confiance
Qu'il en soit ainsi

Nous séparés de toi
Toi qui aspires si jeune à l'éternité
Et tu nous dis que l'absolu
N'est pas si loin de nous aujourd'hui
Et que notre vie courante finira bien par te joindre
Au revoir Roger intrépide camarade

Bel ami de la vie qui chante même en mineur
Ce qu'il te restait à faire
Nous le terminerons
Alexis Noémi Marie-Claude Jacques et tous les autres
Marcheront sur la barre de l'horizon

*S'il est encore en mon village
Un lac, un arbre, une maison
Pour me rappeler les visages
Du temps des anciennes saisons
Pour me rappeler les visages
Du temps des anciennes saisons*

PETITE GLOIRE PAUVRE FORTUNE
GILLES VIGNEAULT

André Gaulin
17 juin 2003

ÊTRE PROTÉIFORME

La complexité se présente comme une variation continue dans la perception du monde. Roger Chamberland abordait l'univers tangible selon des angles variés. Lors de nos discussions, je soulevais la question du discours audible, compréhensible par tous les lecteurs. Il approuvait et ajoutait cependant la complexité et la variété du langage : il revendiquait l'amplitude du vocabulaire, une zone textuelle où la précision dans la description des faits en appellerait à la fois de la profondeur sémantique et de la dimension poétique. La réduction de l'incommensurable distance entre les faits et leur narration écrite était sans doute le plus fascinant des problèmes que nous abordions souvent. Ainsi de la performance et du discours sur l'art actuel, ainsi des arts médiatiques, ainsi du rapport ambigu entre la place des arts dans le monde et la vie tout court. Il entendait maintenir une relation immédiate, effective et concrète avec les manifestations les plus vives de la sensibilité du siècle. Il était d'ailleurs en train de retravailler sa thèse de maîtrise sur Claude Gauvreau : il voulait l'éditer pour une publication « grand public ». Dans la même veine, il a plongé avec nous dans les ramifications de l'art actuel. Collaborateur de la revue *Inter* avec des textes sur la performance, il a aussi organisé avec Le Lieu l'événement Oralités – Polyphonix en 1991 pour lequel il s'est penché sur la question de la poésie sonore, ce qui bien sûr était tout à fait dans la veine du travail sur Gauvreau et de Paul Zumthor. Il avait immédiatement accepté de diriger les conversations au colloque du *Solide au fluide* dans le cadre du Symposium d'Amos en 1997, il avait pareillement convenu de modérer une des tables rondes lors de la rencontre sur l'Art action, organisée par Le Lieu en 1998.

C'est un boulimique de la lecture ; son repaire de travail est un défi à la libre circulation. Pour se rendre de l'escalier au bureau, il faut d'abord naviguer dans un méandre de textes empilés : philosophie, essai, poésie, roman... toujours en quête de nouveaux auteurs, toujours en quête d'un texte qui nommerait l'état actuel du monde. Il avait à cet effet une position non élitiste de l'art et de sa résonance dans le réel. Il s'était ouvertement prononcé en faveur du cinéma à grand public, pour un art populaire sans être populiste. D'où ses nombreux écrits sur le hip hop et le rap américain. Il a toujours directement soutenu un groupe de jeunes qui s'affairait chez lui, dans la chambre de son fils Alexis, transformée en mini-studio et d'où est sorti, notamment, le disque *La Constellation*. Il s'était ouvertement prononcé pour le pragmatisme américain dans la filiation de pensée de Richard Shusterman (*L'art à l'état vif*). En cela il tentait de « trouver l'adéquation d'un langage à un moment donné de la sensibilité et de la connaissance », pour citer Fred Forest à propos de l'esprit d'avant-garde.

Chamberland, par son attitude, est résolument actuel : comme de nombreux « artistes » de ce temps, il est essen-

tiellement une dynamique mise en branle dans le canevas du monde. Il travaille à l'université, comme professeur puis comme directeur de département, y fait une carrière remarquable et, simultanément, publie beaucoup, dirige la revue *Québec français*, dont il faisait la page couverture sous un pseudonyme depuis de nombreuses années, participe à des colloques, organise lui-même des événements, et maintient à travers tout cela un vaste réseau d'amis dans des sphères étonnamment différentes.

Les compositions photographiques pour *Québec français* provenaient pour la plupart des différents espaces de sa vie privée : un sac de cuir, un bibelot, le bras de Noémi, sa fille, une clématite de sa cour, un fruit, un vieil appareil photo, un mur tapissé de vieux journaux. Toutes constructions élaborées à partir de son univers intime et exposées dans la sphère publique. Cette démarche ressemble à l'homme qui a su développer et maintenir vivant un monde polymorphe.

Il y a Chamberland et il y a aussi Roger, mon ami Roger qui se sentait parfois comme « une femme trop à l'étroit dans un corps d'homme ». Je le vois comme un professionnel responsable, autant qu'un père attentif et un ami fidèle. Nous étions souvent ensemble avec sa femme Marie-Claude Vézina et mon amie Nicole Catellier. Aux grands partys de La Pocatière pour lesquels il était toujours partant, en kayak sur le fleuve, sur les toboggans dans la côte Cadochette, en vélo dans les rangs de Sainte-Louise, affairé à terminer ma pergola, heureux de déguster ici le Campari qu'il avait adopté comme boisson estivale, toujours pince-sans-rire, joueusement complice dans la recherche du nouveau. À la *Découverte de la lenteur* de Nadolny, il me répondait par les auteurs hollandais, au brésilien *Lenin* il rétorquait par les *Négresses vertes*. C'était un jeu qui nous maintenait sur le qui-vive. Et nous allions ensemble à Montréal voir le groupe post-industriel allemand *Einstürzende Neubauten*, groupe fétiche dont il s'était par ailleurs fait tatouer le logo sur l'épaule.

À mon ancien élève d'allemand, à mon complice dans le quotidien, à celui qui voulait absolument me transformer en professeur d'université, en collaborateur à sa revue, à celui sans qui ma vie ne sera plus tout à fait la même, salut Roger, salut Chamberland. Il serait bien qu'il y ait un au-delà, que tu puisses les faire sourire avec tes lunettes extravagantes, un regard goguenard derrière la volute d'un cigarillo cubain. Ils verront alors jusqu'à quel point tu étais multiple. Allez, tschüss !

Alain-Martin Richard
Professeur d'allemand, Cégep Sainte-Foy



L'OBJET
DU DÉSIR
QF 106 | ÉTÉ 1997

D'UN OISEAU
QUI PERDIT SON
RÊVE EN VOL
QF 108 | HIVER 1998

LETTRE AU MENTOR, FRÈRE, BUM

Tu ne mourras pas, ton amour est éternel.

PAUL-MARIE LAPOINTE

Salut à toi, Roger. Salut à toi grand frère, grand *bum*, salut à toi tout feu tout court, et d'abord salut à toi, mentor. Aujourd'hui, tu comprendras que les murs ont des oreilles, mais comme moi elles sont toutes là pour toi. Aujourd'hui, les murs ont des oreilles, mais qu'importe : je suis venu ici te remercier et te lever mes plus beaux chapeaux, les seuls qui en bout de ligne comptent vraiment, les chapeaux du dedans.

Il y a cinq ans, Roger. Cinq ans qu'on s'est rencontrés. FRN-je ne sais plus quoi. La chanson québécoise, et il y a des choses que l'on ne s'explique pas. Trois heures plus tard, malgré la timidité habituelle des premiers contacts et malgré mon nombril encore un peu vert, deux cernés s'étaient déjà cernés. Trois heures seulement, et nous étions déjà dans ton bureau superbement en désordre à discuter d'une possible maîtrise. Trois heures seulement, et ça sentait déjà l'atome crochu à plein nez.

Il y a cinq ans, Roger, et il s'en est passé durant tout ce temps du fructueux, du plus sérieux au délirant, toujours dynamisant, toujours la tête haute et exaltée, tournée vers l'avant. Il s'en est passé, des choses, Roger, et pour cause : tu étais un passeur. Un éclairateur de lanternes et un donneur de feu. De Shusterman à Hélène Monette, de Jean Leloup à Bourdieu en passant par Barthes, Bashung et Viala, du Groove à nos bondissements de comète jusqu'à la création, aux Études culturelles et à Houellebecq, tu en as ouvert, des portes, mentor, dans ma cabane de tête.

Tu en as ouvert, Roger, à des années-lumière des tours d'ivoire, des intellos qui se perdent à trop se monter des bateaux de mots. Qui se perdent, car tu m'as toujours dit et redit que l'essentiel pour les gens comme nous était de ne jamais oublier que la littérature, que tous nos romans, essais, théâtres et poésies et les discours qui en découlent devaient d'abord servir à nous ramener plus forts et plus vrais dans la vie, ou sinon foutaise. C'est ce que tu me répétais toujours, Roger, et sois sans crainte : je garde en moi comme un totem toutes les filiations qui m'ont rendu plus Patrick Roy que je ne l'aurais été sans toi. Je garde de toi le devoir de marcher droit, d'avancer viscéral et authentique, cow-boy et intègre au nez de la complaisance, des rêveurs en carton-pâte et du goût du jour toujours prêt à nous attraper dans ses lassos. Je garde de toi cette pensée comme un flambeau : si nous sommes fascinés par les mots des hommes, ce doit d'abord être pour revenir aux hommes. Comme un flambeau, et sois sûr que mon poing le tient très serré et très haut.

Mais quand je pense à toi, Roger, je pense aussi au frère, à l'ami. Drastiquement à l'ami. À celui qui, à la toute fin du mois de mai, alors que je m'écrasais de partout, a choisi de m'épauler, est venu me chercher sans hésiter. Une nuit de Saint-Romuald, une nuit avec ton vieux Béru, la musique et nos rires, avec nos cigares, nos remèdes et du vrai à volonté. Une nuit où tu m'as écouté et conseillé, écouté et requinqué, où tu m'as exhorté de me relever, de refuser d'être au plancher. Où tu m'as fait voir le souffle à portée malgré tous mes fonds du baril. Le lendemain au matin, j'ai mis tous tes mots, tes pieds au cul et tes courages à tout prix dans mon baluchon et je respire mieux aujourd'hui. Beaucoup grâce à toi, mon ami. Grâce à toi qui s'es assuré de ne me laisser repartir qu'avec une folle soif de vie. Une dernière poignée de mains, une folle soif de vie : encore plus que l'étudiant, c'est l'homme qui te remercie. Te remercie d'avoir été l'un des premiers à répondre présent lorsqu'il a eu besoin de trier ses familles. Merci Roger, merci troubadour, troubadour comme celui de Stephen Faulkner : merci de t'être « battu pour tes proches ° comme chevalier sans peur et sans reproche ».

Pour finir, je te laisse sur un poème qui dit bien tout, tout ce qui serait trop long à raconter ici, tout ce qui, par pudeur, ne se dit qu'en poème. Un poème pour toi si près des poètes, pour toi et pour demain aussi, pour qu'au bout de nos yeux rougis nos manches se retroussent et que ton œuvre se poursuive, l'œuvre de l'intellectuel, de l'humaniste, de l'homme. Un poème pour toi et pour demain, donc : « Tant et plus ».



LE PASSEUR
DU SIÈCLE

QF 113 | PRINTEMPS 1999

HOMMAGE À ROGER CHAMBERLAND

TANT ET PLUS

Je pense à toi, Roger
je pense à toi comme panse un frère
sous le manteau des lunes cernées
dans les reflux d'absurdité
je pense à toi, Roger
je pense à toi comme hache de guerre
comme ta verve d'encore hier
comme ton pied à mon cul
quand la mort à mes fesses
comme tu pointais l'ivresse
de vivre fort tant et plus
au nez des crashes vulgaires

Je pense à toi, Roger
comme on prend un tramway
un aller de courage
au ras des jours fêlés
je pense à toi, Roger
comme juin prend le thé
envers et contre rage
comme un cahier d'images
où nos mains en poignées
comme au bout de crever
je vis fort tant et plus
moi l'ému, l'échevelé

Je pense à toi, Roger
comme à parole d'honneur
seulement mon encre pour te veiller
mes mots de rien tapent la torpeur
je pense à toi, 10-4 Roger
je pense à toi comme panse l'été
demain, nos vies te lèvent leurs verres
tant et plus vraies dans la lumière
demain, ta voix paratonnerre
seulement qu'encore on puisse s'y frère.

Alors salut à toi, mentor,
Salut à toi, grand frère,
Salut, mon grand *bum* insoumis,

Merci pour le feu, et sois sûr que je garde
nos projets en bandoulière,
Sois sûr que demain sera fier et debout,
Sois sûr que ça crépite, grand chef,

Sois sûr que ça crépite et merci,
Viscéralement merci,
Pour tout.

Patrick Roy
Étudiant, Maîtrise en études littéraires
Université Laval

Salut Roger, prince postmoderne à la noblesse ingénue et familière, dont les modestes excentricités disaient ton goût du beau et de la fête, laissaient deviner tes turbulences secrètes.

Merci pour tes audaces, ta fougue communicative, tes mots d'esprit qui savaient rendre à toute chose ce qu'il faut de légèreté pour faire glisser la vie.

Merci d'avoir, pour moi comme pour aussi bien d'autres, allumé des défis que, sans ta confiance et ta façon désinvolte d'ignorer les peurs et les obstacles, je n'aurais jamais entrepris.

C'est cette force tranquille qui m'inspirera quand je penserai à toi. Celle qui t'a fait traverser ta vie si vite, présent à chacun mais le regard déjà ailleurs, avec l'assurance espiègle qu'il suffit d'avancer sans s'arrêter, en se faisant léger, pour atteindre tout ce qui est devant, même loin.

Le vent te portera...

Isabelle L'Italien-Savard
Étudiante, collègue, amie



L'ÉCHO
DU REGARD
QF 125 | PRINTEMPS 2002

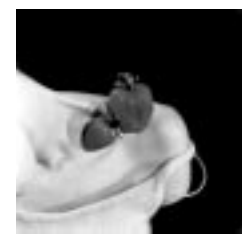
L'OMBRE ABSENTE
QF 120 | HIVER 2001

L'OFFRANDE ZEN
QF 123 | AUTOMNE 2001

LE SAISISSEMENT
DE L'ÉPAULE
QF 126 | ÉTÉ 2002

Je te laisse partir, Roger, dans ta nuit trop tôt survenue. Je sais que tu seras bien avec Saturne et la mélancolie à chérir les personnes, les paysages, les objets que tu as aimés. Et je serai là tout près, sur la terre, à veiller ton souvenir, à prolonger cette émotion chaleureuse qu'a laissé ton passage dans ma vie.

Corinne Larochelle



UN AMI, UN COLLÈGUE, UN FRÈRE

Cher Roger, comment nous faire à ta disparition si rapide, si brutale ? Toi, notre ami de tous les instants, toujours prêt à nous épauler, un collaborateur du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, efficace, mais parfois distrait, toi, le directeur du Département des littératures de l'Université Laval, reconnu comme un administrateur compétent et ferme sous une main de velours, toi, mon successeur à la direction de la revue *Québec français*, que tu as portée au summum de la perfection, toi, décoré des Palmes académiques pour ton implication de tous les jours dans la promotion de la langue française, tu nous manques terriblement. Je me souviens de nos réunions où, discrètement, tu faisais état des finances de la revue, de ta participation aussi discrète où tu soutenais avec énergie les poètes qui méritaient de figurer au palmarès du DOLQ, de ta dernière apparition au lancement du septième tome et de l'interview que, sous la direction d'Aurélien, nous avons accordée au quotidien *Le Soleil*. Malgré nos contacts fréquents, il reste bien des pans obscurs du compagnon fidèle que nous aurions aimé connaître et que la révélation de l'artiste et poète a surpris, entre autres comme illustrateur des couvertures de la revue. Je n'oublierai jamais, enfin, le pétillant sens de l'humour dont tu faisais montre et qui nous rapprochait de toi. Merci, Roger, de nous avoir fait partager ta vie, si pleine, si riche, mais que le destin a écourtée sans avertissement. Tes amis et collègues se souviennent.

Gilles Dorion

Même si ma maîtrise était complétée depuis déjà deux ans – sous la gouverne de Roger –, j'avais toujours plaisir à fouiner du côté du Département des Littératures, précisément parce que son illustre directeur me réservait toujours un accueil chaleureux et plus ou moins moqueur selon l'inspiration du moment. Cher Roger, je suis vraiment heureuse d'avoir eu la chance de te connaître et d'évoluer en ta compagnie durant toutes ces années : tu m'as offert plusieurs petits et grands contrats en lien avec ma future profession, tu as cru en mon potentiel et m'as donné l'occasion d'y croire aussi moi-même, tu m'as ouvert les yeux sur moult réalités (culturelles, sociales, professionnelles et tutti quanti), tu étais à l'affût des nouveaux mouvements qui animent notre monde et cette ouverture d'esprit avant-gardiste a contribué à façonner ma propre sensibilité intellectuelle. Je t'ai remercié un peu pour tout ça, mais si peu, trop peu. Je tenterai de le faire en mettant en œuvre dans ma vie ce que je retiens de toi : ta générosité, ta sensibilité un peu ironique et désinvolte, ton audace, ton sens de l'humour... Tu m'aides encore, tu vois. Adieu !

Isabelle Duval
Étudiante

D'AUTRES HOMMAGES

Arlette Pilote
Pour l'AQPF
Page 32

Gilles Perron
Chronique « Chanson »
Page 98

Chantale Gingras
Chronique « Cinéma »
Page 102

Véronique Nguyen-Duy
Chronique « Médias »
Page 103



LE CHANT IMPUR DE
LA NOYÉE
QF 130 | ÉTÉ 2003

HORIZON D'UN
SENTIMENT
IMAGINAIRE
QF 107 | AUTOMNE 1997



L'ESPRIT DE KU WEN LI

Le ciel était bleu, immobile. Le soleil vaste et triste. Au pied du vieux monument funéraire de la famille Chamberland on avait creusé un trou, « un grand trou bleu, profond comme l'univers » et au fond, déposé l'urne, bien trop petite pour contenir les cendres de Roger, sa vie et toutes ses constellations. L'été s'annonçait sous le signe de la pierre.

J'avais pris la route des vacances avec la mission de la prochaine couverture de *Québec français* à imaginer puisque tu avais emporté pour le grand voyage l'âme clandestine de Ku Wen Li, l'énigmatique photographe. Je n'avais que le bleu en tête : le « bleu Roger » qu'évoquent tes amis Belleguic, Vervacke et Van der Schueren, le bleu de la mer, l'azur du regard, l'outremer des billes de verre, l'indigo de la planète dans la mire du sextant (Qf 114) :

SOUS L'ANGLE FURTIF DU VIDE

*Un grand trou bleu, profond comme l'univers,
a la densité du présent et les qualités du vide.
Nul ne songe à y entrer,
s'il ne laisse que ses rêves habités par le passé.
Seule l'abolie d'absence possède l'angle d'accès.*



Aurais-tu, Roger, trouvé l'angle d'accès ?

À Ruisseau-à-Rebours, sur la côte gaspésienne, la route se resserre entre la mer et l'abrupt des rochers ; elle laisse filer le paysage, les pensées et le temps que l'on voudrait aujourd'hui à rebours des jours pour que les choses se passent autrement. Avalée par la route, j'y roulais ma peine comme Sisyphe son rocher quand, fuyant dans le rétroviseur, j'ai aperçu l'homme-de-pierres valsant dans les bleus

frissonnants du ciel et de la mer. Marqueur de temps et d'espace, l'inuksuk* imposait tout son sens et il me plaît de croire que les mains inconnues qui ont assemblé ces éclats de pierre, comme autant de strates de mémoire contre les assauts de l'oubli, l'ont fait à ton intention, guidées par l'esprit de Ku Wen Li.

L'image capturée, j'ai repris la route croyant ma mission accomplie. Dix kilomètres plus loin, il aura pourtant fallu refaire le chemin à l'envers et comme une voleuse, j'ai dérobé sur le fil d'horizon les pierres précieuses pour les enfouir dans mon sac.

Désormais, l'homme-de-pierres « rapaillé » veille à ta mémoire dans mon jardin sous l'œil bleu des iris que je planterai au printemps prochain. Il me reste à te dire merci pour tout et plus encore. Je garde de toi le souvenir d'un homme heureux et je veux croire, comme le chante Claude Dubois, « que les petits cailloux ont une âme ».

Chantal Gaudreault



L'ESPRIT DE
KU WEN LI
CHANTAL GAUDREULT
QF 131 | ÉTÉ 2003

* L'inuksuk est l'un des plus anciens symboles du patrimoine inuit. Le nom signifie « agir en tant qu'être humain », donc nombre de ces cairns ont une forme humaine. Selon leur configuration et leur taille, les inuksuits servaient de balises pour la navigation, de point de chute pour des messages, de monuments commémoratifs ou d'objets de culte. Aujourd'hui, ils symbolisent la résistance et la détermination.

